

A black and white portrait of Syd Barrett, the lead singer of Pink Floyd. He is shown from the chest up, wearing dark sunglasses and a jacket with a thick, light-colored fur collar. His hair is dark and curly. The background is a plain, light-colored wall.

JEAN-MICHEL ESPITALIER

**SYD BARRETT
LE ROCK ET
AUTRES TRUCS**

LE MOT ET LE RESTE

JEAN-MICHEL ESPITALIER

SYD BARRETT LE ROCK
ET AUTRES TRUCS

LE MOT ET LE RESTE

2017

Pour Florent Nicolas et Laurent Prexl,
qui m'ont fait repiquer au truc...

« Est-ce une aspiration insatisfaite qui rend un homme fou? »
Ludwig Wittgenstein

« *And what exactly is a dream
And what exactly is a joke?* »
Syd Barrett

ON

Comme d'une part les Anglais ne souhaitaient pas entrer dans la combine, et qu'ils étaient protégés depuis très longtemps du continent par une poignée de kilomètres de mer sur laquelle plein de gens n'avaient jamais voulu se mouiller, et comme, d'autre part, les Allemands qui souhaitaient les faire entrer quand même dans la combine s'étaient bricolé pour l'occasion des avions archiperformants et même des fusées superméchantes qui passèrent par-dessus la poignée de kilomètres de mer avec leurs millions de quintaux de bombes qu'ils sont allés expédier directement sur pas mal de villes anglaises qui ripostèrent avec la DCA, dans le ciel anglais ce fut pendant quelque temps des feux d'artifice mégaquadrichromiques alors qu'en bas, à l'arrivée des millions de quintaux de bombes allemandes, des superméchantes fusées et parfois des avions archiperformants qui s'étaient pris un obus anglais dans le ventre, on n'était pas à la fête et les villes anglaises qui ont été très durement touchées ont été reconstruites vite vite en 1945 parce que les paquets de ruines, ça va un moment, et on a reconstruit pas mal de quartiers en style 45, c'est-à-dire pas très drôle, assez géométrique, très standardisé, et surtout les banlieues parce que, depuis

toujours, et pas seulement en Angleterre, c'est en banlieue qu'il y a les industries et que dans les guerres ce sont les industries qu'il faut paralyser même si, stratégiquement, un peu de bombardements de terreur sur les populations civiles ne peut pas faire de mal. Et donc, il y a tout lieu de penser que la banlieue sud de Cambridge fut durement touchée dans les années quarante parce que tous les bâtiments sont construits à la mode de l'après-guerre c'est-à-dire pas très drôle, assez géométrique, très standardisée. Tout ça pour dire que le lieu où je vais vous emmener n'est pas très folichon.

I know where Syd Barrett lives

« Au matin j'avais le regard si perdu et la
contenance si morte, que ceux que j'ai rencontrés
ne m'ont peut-être pas vu. »

Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer*

« Quand je suis seul, je ne suis pas là. »

Maurice Blanchot, *L'Espace littéraire*

Ce lieu pas très folichon, c'est Cherry Hinton Road, dans la banlieue sud de Cambridge. Une large avenue sans charme, bordée de pavillons standard et de commerces de proximité. Trafic ininterrompu de voitures et camions venus d'ailleurs fuyant là-bas en file indienne. Pas d'âme, un ballet bruyant-mou de vies c'est-pas-une-vie. Sur les contre-allées, on peut croiser au choix, et même sans vraiment choisir, quelques retraités retour des commissions, de jeunes mères en jogging accrochées à la poussette sous laquelle s'empilent des paquets

de couches, deux pour le prix d'un, de temps en temps un cadre-succursale, des cyclistes tous modèles. Et comme c'est le matin, et que nous sommes en Angleterre, on imagine que tout ce beau monde a le ventre plein de bacon-eggs-marmelade-scones-beans-sausage flottant dans un demi-litre d'Earl Grey. Pluie verglaçante, *suburban sky*. En gros, pas superdrôle.

C'est pourtant là, sur Cherry Hinton Road, que j'avais décidé de passer la matinée du 30 novembre 2004. On comprend tout de suite que ça n'était pas, *a priori*, la meilleure idée du siècle. *A priori* seulement. Tôt le matin, j'avais quitté le centre historique de Cambridge, à rebours de toute logique touristique, et le taxi dans lequel j'avais pris place avait montré un certain étonnement quand je lui avais demandé de me conduire dans ces faubourgs sans intérêt, en ne lui indiquant aucune adresse précise. Il m'avait déposé un peu au hasard, là où ça l'arrangeait, à l'angle de la tout aussi morne Hills Road (qui a sa place dans cette histoire, j'y reviendrai), non sans me regarder de travers. Que venait donc faire ici, et à une heure pareille, un touriste français ? À vrai dire je ne le savais pas vraiment moi-même. Ou plutôt je ne le savais que trop. Je m'étais fixé rendez-vous avec Syd Barrett. Syd Barrett le grand électrificateur du Swinging London. L'inventeur de l'usine Pink Floyd.

En réalité, ce n'était pas tout à fait Syd que je venais voir, mais Roger. Roger Keith. Roger Keith Barrett. Syd avait été son pseudonyme d'artiste. À la fin des années soixante-dix, quand Nicky Horne, l'animateur d'une grande radio, s'était présenté chez lui pour tenter de l'interviewer, Barrett avait eu cette unique réponse : « Syd ne peut pas parler. » Ce qui était la stricte vérité. Pour le coup, une vraie lucidité. Syd ne pouvait pas parler parce que Syd avait disparu, au tout début des *seventies*, *pacmanisé* par Roger Keith Barrett, le Roger Keith de l'état civil. Comme il s'était désintégré la

tête, il lui avait fallu réintégrer son nom. Retour maison. Syd ne pouvait plus parler.

Je savais où vivait Barrett. J'avais réussi, non sans de longues tractations, à arracher l'adresse à son biographe, Tim Willis, dont je venais de traduire le livre en français avec Marina Dick. Nous étions lui et moi en contact depuis plusieurs mois, pour les besoins de la traduction, et partagions, par e-mails, de temps en temps, notre même passion pour le rock'n'roll en général et Syd Barrett en particulier. Il était fasciné, comme je l'étais moi-même, par ce parcours fulgurant, explosé en plein vol et qui se dissolvait depuis plus de trente ans dans un anonymat propice à tous les fantasmes. Une sorte de Rimbaud au pays de la pop. Ou de Nietzsche. Enfin, un peu des deux. Mais lorsque je lui avais fait part d'un prochain voyage à Cambridge, où j'étais invité pour faire une lecture, et lui avais demandé où habitait Syd, il s'était subitement braqué. Redoutant que je ne veuille faire un petit scoop en ajoutant à l'édition française de son livre l'adresse de Barrett, Saint Graal pour des milliers de fans (le groupe The Television Personalities avait signé au début des années quatre-vingt un tube qui s'intitulait justement : « I know Where Syd Barrett Lives » ; c'est dire ce que cette adresse avait de mythique, de magnétique), quand je lui avais demandé donc où habitait Syd, il avait été catégorique. Ce serait *non*. Inutile d'insister. Il m'avait fallu plusieurs jours d'intenses négociations, produire certificats d'idolâtrie en même temps que gages de bonne conduite pour le convaincre et le rassurer sur mes intentions. Je voulais juste aller devant chez lui, regarder, être là. C'était tout. Rien d'extraordinaire, en somme, ce qui, précisément pour cette raison, risquait fort de le devenir. Fasciné qu'il était comme je l'étais moi-même, il pouvait comprendre. Il comprenait. Il avait compris. Il me donna l'adresse, non sans d'ultimes précautions :

[...] *So the street is called St. Margaret's Square, 6. I'm trusting that you won't pass it on (and hoping that French privacy laws forbid it being published anyway!)*¹ [...]

Cette phrase me donna le vertige. Une formule magique. Désormais j'étais dans le secret. Willis m'avait donné la clef d'un antimonde.

Retour sur Cherry Hinton Road. Pluie verglaçante, *suburban sky*, perception légèrement altérée par une méchante gueule de bois. La totale. J'étais transi, mal à l'aise, trempé comme une soupe dans ma vieille veste militaire étriquée-cintrée à boutons dorés, façon Sergent Pepper. Collé aux *sixties* – que j'étais pourtant trop jeune pour avoir connues. Une vraie maladie.

Je remontais lentement l'avenue en direction de St. Margaret's Square, la boule au ventre et terriblement excité. Je découvrais les petites boutiques dans lesquelles, peut-être, Barrett avait l'habitude de faire ses courses, un bureau de tabac qui était peut-être celui où il s'achetait ses cigarettes, un marchand de journaux qui était peut-être le sien, bref, beaucoup de peut-être, et ça, déjà, c'était un indice. J'essayais de reconnaître les lieux où il avait été pris, surpris, en photo, ces dernières années, dans des situations d'une affligeante banalité, et pour cette raison même d'autant plus vertigineuses étant donné le mythe qu'avait engendré cet effacement. Tout paraissait si normal, si radicalement normal dans cette banlieue terne où vivait Syd Barrett.

J'atteignis enfin l'angle de St. Margaret, une petite allée en cul-de-sac, et je m'arrêtais. J'avais atteint le seuil d'une

1. Qu'on se rassure, je ne trahis pas un secret. Syd Barrett est mort le 7 juillet 2006 et son adresse a depuis été largement diffusée. Sa maison a été vendue. Un reportage télé a même montré l'intérieur du pavillon après la mort de Syd. L'histoire est terminée.

zone grise, une sorte de non-lieu emmailloté dans un silence lynchien. Désormais, je pouvais le rencontrer, là, sur le trottoir, rencontrer Syd Barrett, là, sur le trottoir, tomber nez à nez avec Syd Barrett, croiser Syd Barrett, là, sur le trottoir, et cette éventualité me glaçait le sang. Je m'étais mis dans une situation qui rendait physiquement possible une rencontre avec Syd Barrett, là, sur le trottoir, sur le point de nouer l'espace-temps et de produire un cataclysme spatio-temporel dans ma petite tête. Plus fort qu' $E=mc^2$. Beaucoup plus dense qu'un trou noir. J'étais comme qui dirait coincé. J'empruntais pourtant le cul-de-sac (qui, comme chacun sait, est une *impasse*), une succession de pavillons uniformes, silencieux, bordés de jardinets d'agrément, pelouses strictes strictement pelouses et barrières repeintes. Et j'arrivais devant le 6. Le 6, St. Margaret's Square, Cambridge, Grande-Bretagne. Devant la maison où vivait Syd Barrett, je veux dire Roger Keith Barrett. L'endroit était très calme, plein d'un grand vide, il n'y avait pas un chat, quasiment pas de voitures en stationnement, juste le chuintement languissant de la pluie qui appuyait sur le silence. Une absence en surimpression, surprésente, superprésente. Et le froid. Quelque chose s'était retiré d'ici, et ce retrait était partout palpable. Comme un ruban de temps resté collé à la bobine. J'avais quitté le monde. À cet instant précis où je découvrais « *where Syd Barrett lives* », je sentais monter en moi une froide panique. L'éventualité de le rater laissait présager une immense déception. La possibilité de le voir me terrorisait. Un vrai malaise. Sans compter que je détestais le rôle auquel je m'étais pourtant préparé. Jouer les fans! Et à mon âge! Je me sentais ridicule, une partie de moi-même me jugeait sans indulgence, je m'en voulais d'endosser l'habit de fan moyen, même si le mot ici convient mal, de réintégrer une place de choix dans la cohorte des milliers d'idolâtres qui

ont habituellement tout mon mépris. De continuer de me comporter en groupie, et en groupie d'un artiste qui était retourné au plus radical anonymat depuis plus de trente ans, dans un silence opaque, mystérieux, sujet à toutes les hypothèses et à tous les fantasmes d'abrutis dans mon genre. C'était plus fort que moi. Pas sérieux. Immature. Totalemement. Je suis comme ça. Obsessionnel. Et têtu comme une mule.

À cet instant précis, dans ce lieu désarticulé du réel, je n'avais jamais été aussi loin, paradoxalement, du Barrett que j'aimais, aux antipodes des pyrotechnies *sixties*. Et c'était précisément cette distance que j'étais venu éprouver.

Un jour de l'automne 1973 – à cette époque Syd, en pleine dépression, avait déjà décroché –, le guitariste de mon groupe s'était pointé chez moi avec *Meddle*, sorti deux ans plus tôt, et j'avais pris une grande claque dès la première écoute de l'album. Pink Floyd, « une musique venue d'ailleurs ». Puis il avait sorti le deuxième album solo de Syd sobrement intitulé *Barrett* – quelle journée! –, m'avait fait écouter « Baby Lemonade », et j'avais été immédiatement envoûté par cette mélodie si raffinée, mélancolique, un peu torturée, qui sonnait Beatles en même temps qu'*autre chose* d'infiniment plus étrange, d'infiniment plus décalé, avec cette voix de fausset saturée, discrètement cassée, ces descentes d'arpèges un peu laborieuses et cette ligne de guitare toujours à la limite du décrochage que semblait vouloir recadrer la batterie poussive de Jerry Shirley, le batteur de Humble Pie, lequel, en réalité, tentait de suivre tant bien que mal les écarts rythmiques de Syd. Quelque chose d'éternellement inachevé. Une ardoise magique.

D'un seul coup, la musique du Floyd me repeignait l'intérieur de la tête jusque-là presque exclusivement décorée aux couleurs Beatles. Pendant que Lennon-McCartney s'envoyaient des volées de bois vert par albums interposés

et que tout le monde comptait les points, comme à Roland-Garros, le rock mettait le turbo pour continuer l'histoire. Pink Floyd, alors au zénith, transformait l'essai d'album en album et Syd Barrett commençait à ressortir de l'oubli avec les habits neufs d'une légende. La création de la « Syd Barrett International Appreciation Society » et de son fanzine *Terrapin*, auquel je m'abonnai *illico*, datent de cette époque. Sa musique et plus encore cette histoire de silence et de retour à la normale m'avaient percuté de plein fouet. J'étais fasciné.

Je m'étais immédiatement procuré les deux albums solo de Syd, *The Madcap Laughs* et *Barrett*, sortis en 1970. Et ça avait été pour moi un vrai dépucelement musical qui m'avait ouvert les oreilles à d'autres aventures. Il faut dire que ces deux disques disposent sur la table de jeu à peu près tout ce que le rock a proposé depuis, ballades folkeuses gravement malades, formats pop lyrico-je-m'en-foutistes, graines no wave, proto-punk paresseux-répétitif, bizarreries sonores dont les riffs mal ajustés, les tempos approximatifs et la voix en continuelle sortie de route fournissent un mode d'emploi tout chiffonné dans lequel, jusqu'à aujourd'hui, des dizaines de musiciens sont allés puiser, j'y reviendrai.

Je m'étais alors mis à butiner des trucs assez différents, pour rattraper le temps perdu à piétiner sur *Abbey Road* (lequel, pourtant, reste l'un de mes albums cultes) ; les premiers Deep Purple surtout pour la batterie grande vitesse et très décourageante de Ian Paice derrière lequel je courais en tirant la langue, toute la scène glam – David Bowie et son Major Tom, Marc Bolan et ses tyrannosaures, Alice Cooper et son vrai boa, Gary Glitter, Suzi Quatro, Slade, les New York Dolls –, un peu de Rolling Stones, mais pas plus qu'il n'en faut, les Who, Jethro Tull, Soft Machine, bien sûr la bombe *Rock Bottom*, la planète Gong, quelques trucs de *Fun House*